Zeitschrift: Bulletin suisse de linguistique appliquée / VALS-ASLA

Herausgeber: Vereinigung für Angewandte Linguistik in der Schweiz = Association suisse de linguistique appliquée

Band: - (2002)

Heft: 76: Biografie linguistiche = Biographies langagières = Biografias linguisticas = Sprachbiografien

Rubrik: Amadou Hampâté Bâ, Amkoullel, Le langage en action

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Amadou Hampâté Bâ, *Amkoullel, Le langage en action*[1]

Décédé en 1991, Amadou Hampâté Bâ fut un éminent écrivain, ethnographe, conteur et soufi malien. Il a été notamment membre du Conseil exécutif de l'Unesco de 1962-1970. Il a reçu le Grand Prix littéraire de l'Afrique noire en 1974 pour son œuvre L'étrange destin de Wangrin. *Il a publié de nombreux articles et ouvrages scientifiques et littéraires consacrés aux civilisations africaines, et particulièrement à la culture peule. Dans* Sur les traces d'Amkoullel l'enfant peul *(1998, Actes Sud), Bernard Magnier et Philippe Dupuich ont rendu hommage au «sage de Bandiagara».*

M. Moulaye Haïdara, grimpant sur l'estrade, allait s'asseoir derrière son bureau. Il ouvrait son grand registre et procédait à l'appel des présents en pointant les noms ; cette petite cérémonie quotidienne terminée, il commençait ses cours. La classe était scindée en deux parties: une première division composée des élèves les plus avancés, et une seconde division qui n'en était encore qu'à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Les uns travaillaient à leurs devoirs tandis que le maître s'occupait des autres.

Habitué depuis longtemps à transcrire mes leçons coraniques sur une planchette de bois, en un mois j'avais appris par cœur tout mon alphabet et pouvais l'écrire correctement. A la fin du deuxième mois, je connaissais parfaitement mon syllabaire. Ma méthode d'apprentissage était particulièrement efficace: je tympanisais tout le monde à la maison en déclamant à tue-tête des séries de mots de même consonance, telles que: *au loin, du foin, un coin, des liens, les miens, un chien, un point, des soins* ... ou encore: *qui, quoi, c'est toi, ma foi* ... élevant et laissant traîner la voix sur l'article ou le premier mot, comme le faisaient les élèves. Afin que tout le monde, y compris le voisinage, puisse profiter pleinement de mes connaissances nouvelles, il m'arrivait même d'aller me percher sur le toit d'où je lançais à pleine voix ces litanies d'un nouveau genre, au point que le patient Beydari lui-même en était excédé!

Je ne saurais décrire le processus par lequel les nouveaux élèves parvenaient à parler rapidement le français, car le maître ne traduisait absolument rien en langue locale des leçons qu'il nous dispensait. A moins d'une nécessité particulière, il nous était d'ailleurs strictement interdit de parler nos langues maternelles à l'école, et celui qui était pris en flagrant délit se voyait affublé d'un signe infamant que nous appelions «symbole».

La principale méthode utilisée était celle du «langage en action». Chaque élève devait dire tout haut les mots (enseignés au départ par le maître) qui décrivaient ses gestes et son action du moment. Rudimentaires au début, avec le temps les phrases devenaient plus riches et plus complexes. Le maître, par exemple, ordonnait à un élève d'aller au tableau noir. En se levant, le garçonnet ânonnait, d'une voix chantante et traînante: «Le maître m'ordonne d'aller au tableau noir ... Je me lève ... Je croise les bras sur ma poitrine ... Je sors du banc ... Je me dirige vers le tableau noir ... Je m'approche de l'estrade, sur laquelle est placé le bureau du maître ... Je monte sur l'estrade ... Je prends le torchon mouillé avec la main gauche et un morceau de craie blanche avec la main droite ... J'essuie le tableau noir ... J'écoute le maître ... Il me dicte une phrase ... J'essaie de l'écrire sans fautes ... Le maître corrige ma dictée ... Il est satisfait ... Il me

---

1 Extrait de: Amadou Hampâté Bâ: *Amkoullel, L'enfant Peul.* Arles, © Actes Sud, Collection Babel, 1991, [2]1999, 338-340.

© 2002 Institut de linguistique
Université de Neuchâtel

caresse la tête ... J'en suis bien content ... Le maître m'ordonne de regagner ma place ... Je la regagne avec fierté ...», etc.

Grâce à cette méthode, je mis peu de temps à pouvoir m'exprimer en français. Cela n'a rien d'étonnant quand on pense que la plupart des enfants africains, vivant dans des milieux où cohabitaient généralement plusieurs communautés ethniques (il y avait à Bandiagara des Peuls, des Bambaras, des Dogons, des Haoussas ...), étaient déjà peu ou prou polyglottes et habitués à absorber une nouvelle langue aussi facilement qu'une éponge s'imbibe de liquide. En l'absence de toute méthode, il leur suffisait de séjourner quelque temps au sein d'une ethnie étrangère pour en parler la langue – ce qui est d'ailleurs encore valable aujourd'hui.

Bien des adultes, réputés «illettrés» selon la conception occidentale, parlaient quatre ou cinq langues, en tout cas rarement moins de deux ou trois ; Tierno Bokar lui-même en parlait sept. S'y ajoutaient parfois l'arabe et, maintenant, le français – ce dernier souvent parlé, il est vrai, à la façon piquante des tirailleurs, que l'on appelait le *forofifon naspa*.